

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 9

Artikel: Le moulin de Mazelonnes : (fin)
Autor: Barancy, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194826>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ce sujet, quelques extraits du journal que nous citons :

Les maîtres chanteurs, dont les journaux français nous ont tant parlé depuis quelques mois, sont ceux qui pratiquent le « chantage » ou font « chanter » quelqu'un, c'est-à-dire qui l'obligent à donner de l'argent dans la crainte de révélations scandaleuses vraies ou fausses. Ce sont les termes que Littré emploie dans son dictionnaire pour définir le « chantage », expression populaire dérivée de l'argot.

Que cette expression vienne de l'argot, cela paraît assez probable. L'argot l'a emprunté peut-être à la langue des pêcheurs, qui appellent « chantage » une manière de pêche dans laquelle on fait du bruit pour engager le poisson à donner dans les filets. C'est aussi le procédé de chasse des maîtres chanteurs.

Fin de siècle — De nos jours, c'est le théâtre et la chanson qui font la fortune des expressions que la mode adopte. L'expression *fin de siècle*, que l'on a mise à toutes les sauces ces dernières années, a été lue sur toutes les colonnes Morris, le 16 avril 1888 ; c'était le titre d'une pièce qui eut une série de représentations au théâtre du Château-d'Eau.

Gogo. — Le nom générique de *gogo* dont sont gratifiés ceux qui se laissent prendre aux belles promesses des organisateurs d'entreprises douteuses ou véreuses, a pour auteur Frédéric Lemaitre. M. Gogo est un personnage de *Robert Macaire*, la fameuse pièce qui attira tout Paris aux Folies-Dramatiques en 1884.

Bidard. — Si ce mot est synonyme de *reinard*, c'est sous l'influence d'une chanson : Ces veinards de *Bidards*, qui fut créée en 1878, au Concert-Parisien, par M^{me} Demay.

La Forte somme. — « Il a gagné ou il a dû payer la *forte somme* », expression qui vient d'un mot du vaudeville de Meilhac et Halévy, *Tricoche et Cacolet*.

Une chaumièr et son cœur. — Locution mise à la mode en 1835, par Scribe, qui ridiculisait, dans un vaudeville, le caractère pastoral des romances de son temps.

Hé ! Lambert ! — Scie stupide qui, de Paris, gagna la province et le monde entier, prit son élan le 15 août 1864. C'est le refrain d'une chanson qui en fit le succès.

Et ta sœur ? — Vient d'un couplet de café-concert de la même année :

Et ta sœur est-elle heureuse ?
Comment vont ses p'tits enfants ?
Ell' si folle et si joyeuse,
A-t-elle encore des tourments ?

Le cœur léger. — M. Emile Olivier voudrait bien n'avoir jamais parlé du *cœur léger* avec lequel il acceptait les responsabilités de la guerre de 1870.

Inexorable, le compte rendu de la séance du 15 juillet du Corps législatif nous montre cette perle d'éloquence enchâssée dans le discours du dernier garde des sceaux de l'Empire.

Couches sociales. — En 1872, Gambetta prononça à Grenoble un discours où il saluait les *nouvelles couches sociales* qui étaient appelées au gouvernement du pays. Le mot fit fureur. Il inspira des milliers d'articles. Il est si bien entré dans le langage politique qu'on ne se rappelle plus son origine.

Chauvin. — Ce mot est de même si universellement accepté qu'on a totalement oublié le personnage dont il fut le nom patronymique. Nicolas ou Jean Chauvin paraît avoir été un vieux briscard qui prit part à toutes les campagnes du premier Empire, où il gagna vingt blessures. Des lithographies de Charlet en font un conscrit. Il y a sans doute là une biographie à tirer au clair.

Après ces définitions intéressantes que nous avons quelque peu abrégées, le *Petit Parisien* ajoute ces réflexions :

« En ce moment, dans la création des mots nouveaux, nous empruntons volontiers aux Anglais. On ne signale pas moins d'une centaine de termes anglais introduits depuis un siècle dans notre langue. C'est une déplorable manie.

» Le français est assez riche pour repousser ces emprunts barbares qui le défigurent. Ceux-ci sont d'autant plus ridicules que les mots exotiques adoptés de la sorte par la mode sont souvent d'anciens mots français déformés ou es-tropiés.

» Ainsi nous avons pris à l'anglais le mot *ticket*, qui n'est qu'une déformation du mot *étiquette*. *Fashion* vient de *façon*, comme *magazine* vient de *magasin*, *constable* de *connétable*, *cab* de *cabriolet*, *shocking* de *choquant* et *flirt* (qui en anglais se prononce *fleurter*) du vieux vocabulaire *fleureter*, *conter fleurette*.

» Voilà de fallacieuses conquêtes de mots, de vraies conquêtes à rebours. Elles sont assurément contraires au génie de notre langue. »

Le moulin de Mazelonnes.

(Fin)

Lorsque, quelques années plus tard, les gars de Mazelonnes tirèrent au sort, il arriva que Daniel Béjoin apporta un bon numéro et que Charlot Marody, Charles, comme on disait depuis deux ans, en apporta un mauvais.

Le meunier voulut alors acheter un remplaçant à son fils, et ce fut Daniel qui s'offrit.

Tout le monde fut étonné, quelques personnes même l'accusèrent d'ingratitude envers Claude Champieux ; mais on le jugeait mal. S'il partait, le brave garçon, c'était pour donner aux fermiers les 1.500 francs qui lui revenaient et qui les sauveraient d'une ruine certaine, car, depuis trois ans, la mauvaise chance semblait les poursuivre avec une

persistance inouïe. Les récoltes manquaient, les blés ne levaient pas, les vignes prenaient la maladie.

L'argent que Daniel laisserait permettrait à Claude de lutter plus vaillamment et de ne point souffrir en attendant que le succès vint enfin couronner ses efforts.

Ce fut, quand il partit, un désespoir dans la maisonnée, et Trinette, maintenant une grande fille de douze ans, ne se consola qu'avec la perspective de lui écrire elle-même, chaque dimanche, au nom de tous, puisque les paysans ne savaient pas tenir une plume.

Pendant que Daniel faisait bravement son service au régiment, Charlot menait une vie joyeuse à Paris, si joyeuse qu'un beau jour on signifia au papa Marody d'avoir à payer pour Monsieur son fils la somme rondelette de 17,000 francs.

Or, c'était Sidoine, le vieil usurier, bien connu au quartier Latin et qui, depuis plus d'un an, menaçait Charlot d'écrire au pays s'il ne se décidait pas à payer sa dette, et comme il ne se décidait pas...

17,000 francs ! Le meunier faillit en avoir une attaque ; après quoi il dut, bon gré, mal gré, se résigner et vendre sa terre de Saint-Tril, la plus importante qu'il eût, pour solder cette grosse somme.

On en parla beaucoup à Mazelonnes, et, à partir de ce moment-là, les Marody changèrent à vue d'œil. Ce fut d'ailleurs pour eux le signal de la débâcle. Leurs affaires allèrent de mal en pis ; leur fils s'obstina à ne point vouloir revenir au village, et ceux-là qui les saluaient bas au temps de leur bonne fortune, commencèrent à tourner la tête sur leur passage.

Personne ne les plaignit, leur orgueil et leur égoïsme étaient trop connus, et chacun se souvenait encore de leur cruauté envers le bonhomme Béjoin, le pauvre vieux que le meunier avait fait jeter dehors un soir d'orage, pendant qu'il festoyait au moulin.

— C'est le châtiment ! disait-on.

Lorsque Daniel, ayant fini son temps, revint à Mazelonnes, le moulin seul restait encore aux Marody, que Charlot avait ruinés.

Oh ! mon Dieu ! quel est ce bruit ! Quel est ce grondement qui va gandissant toujours comme un coup de foudre répercute par l'écho ? Le ciel est clair, il y a des étoiles dans le bleu profond et la campagne endormie semble enveloppée d'un voile d'opale ; mais le vent souffle avec violence, il secoue les plantes, tord les arbres qui gémissent et court follement sur les eaux de la Vérance qui monte, monte, monte.

Les derniers orages ont grossi les ruisseaux, les torrents, et la rivière déborde. C'est une traitresse, toute la journée elle a chanté près du moulin, elle attendait l'ombre et maintenant... oh ! maintenant !

Les Marody sont les seuls réveillés, car seuls ils ont entendu le clapotement de l'eau et ils se sont levés pour voir...

Le corps penché à la croisée du premier et unique étage, ils sondent la campagne d'un regard éperdu, mais aucune autre clarté que celle des étoiles ne s'illumine, et la meunière épouvantée, pressentant quelque horrible drame, se mit à crier au secours.

La voix se perd dans le bruit du vent et de l'eau.

— Oh ! murmure-t-elle, nous sommes perdus !

Le meunier hausse les épaules. Il n'a pas peur, lui ! Est-ce qu'on meurt comme ça ?

La Vérance peut bien monter, elle ne les atteindra pas. D'ailleurs il est minuit, dans trois ou quatre heures le jour se lèvera et l'on viendra à leur secours. Pourquoi désespérer ? Il faut du temps encore pour que le danger soit imminent et on les sauvera avant.

La femme secoue la tête d'un air de doute et recule ; pour ne pas entendre le bruit de l'eau, elle s'assied dans un coin de la chambre et se cache la tête dans ses mains, tandis qu'une épouvante saisit brusquement le meunier.

Voici que des fagots, des planches, une brouette, passent devant ses yeux égarés et sont emportés par le courant. Puis, ce sont des sacs de blé... et, terrifié cette fois, il les compte...

Si la Vérance arrivait jusqu'à lui, cependant ? Un frisson d'horreur lui passe sur le corps et il reste là, fasciné, les yeux dilatés, se cramponnant des deux mains à l'appui de la fenêtre, pris de vertige devant la rivière grondante et noire comme devant un gouffre.

L'eau monte, monte, monte ! Elle attaque le moulin, enfonce les portes, emporte les chaises, le bahut, la vieille horloge, et arrache la grande roue avec un bruit formidable.

Les heures passent. Enfin les paysans sont levés et une clamour soudaine retentit dans le village devant la Vérance débordée.

— Et les meuniers ?

Tout le monde accourt, mais il est impossible de les secourir, car la rivière est furieuse et briserait comme un fétu les petites barques dont on peut disposer.

Qui donc aurait le courage de se dévouer pour tenter ce sauvetage périlleux ? Qui ! Daniel Béjoin !

La rancune qu'il a gardé aux meuniers depuis des années s'évanouit devant ce spectacle de mort. Il est grand, solide, robuste, et il n'a peur de rien, lui ! Est-ce que ce ne serait point un crime, un meurtre, que de ne rien tenter pour les sauver ? Est-ce parce qu'ils ont été coupables envers lui, qu'il doit être à son tour ?

— Dieu soit loué ! s'écria la meunière, lorsque debout auprès de son mari, elle aperçut là-bas la frêle embarcation qui luttait vaillamment ; regarde, on vient à nous !

Marody essaya de reconnaître qui osait s'aventurer pour eux.

— C'est Daniel ! Daniel ! répéta-t-elle.

— Tu es folle ! Lui seul ne viendrait pas.

— C'est lui, te dis-je !

Il se pencha plus avant et poussa un cri.

A cette minute suprême, au milieu de l'ouagan plus déchaîné que jamais, et dans le délire de sa fièvre, une hallucination se dressait soudain devant lui. Ce n'était point Daniel qu'il voyait venir, abdiquant chrétientement sa vieille haine pour les arracher à la mort. Non, non ! devant ses yeux hagards, c'était le vieux Béjoin qui apparaissait, le mendiant qu'il avait impitoyablement chassé et qu'il avait tué !

Il fut pris alors d'une terreur sans nom, d'une sorte de folie contre laquelle son cœur ne put réagir, et, pour échapper au fantôme, pour ne point sentir son étreinte, pour ne point entendre les malédictions que, sans

doute, il venait lui adresser, le meunier se précipita de lui-même dans le grand linceul mouvant de la Vérance, entraînant avec lui sa malheureuse femme qui se débattit vainement. Cela, au moment précis où Daniel triomphant allait atteindre son but !

Moins d'une heure après ce tragique événement, le moulin, lézardé, crevassé, attaqué par les vagues, secoué par le vent, ébranlé jusque dans ses bases, heurté par tout ce que la rivière charrait, le moulin s'effondra.

Aujourd'hui vous en verriez un autre à la place du premier. Il est joli, coquet et pimpant dans son manteau de pampres verts.

Les nouveaux meuniers, Daniel Béjoin et sa femme Trinette, la fille des Champieux, fort aimés des Mazelonnois, sont généreux, larges aux pauvres et bienveillants à chacun.

On n'a jamais pu retrouver les corps des Marody. Qui sait où les eaux de la Vérance les auront emportés ?

Quant à Charlot, il n'est jamais revenu au village et personne ne peut dire ce qu'il est devenu.

JEAN BARANCY.

Onna tsecagne dè ménadzo.

Ou homme que taupè sa fenna est on petit soudzèt ; mā, se après l'avai vouistâïe bin adrâï la tsampè avau la fenêtra, c'est onna granta canaille, à mein que cein s'eyèt po onna farça.

Lo leindéman dào bounan, on gaillâ que restè découtè la peinta dâi « Dou bocans », fasâi lo trafi pè l'hotô tandi la matenâ. L'avai àovai la fenêtra et fasâi ou détertin dào diablio, qu'on l'oïessâi du lo bet dè la tserrâire. La fenna, que ne laissivè pas son drâi ào tsat, lâi repipâvè coumeint n'a sorcière, que lè dzeins que passâvont s'amouellâvont que devant po cein oûrè et que lè coumârè àovressont lè fenêtrès po cein attiutâ.

Ma fâi cein s'êtsâodâvè adé mé, et *flin / flon* coumeinçà à oûrè zonnâ lè z'atouts et tchurlâ la fenna.

— Mâ, se desont lè vesins, que dào diablio lâi a-te ? L'est lo premi iadzo que cein lâo z'arrevè ; l'ont adé vitiu ein pé tant qu'ora et la fenna est portant 'na brava fenna et li on dzeinti coo. Binsu que l'en a prâi onna bombardâïe hiai et que l'a lo vin crouïo. Attiutâ coumeint la rôssè !

Et on l'oïessâi rolhî coumeint on écohâo.

— Foudrâi la police, se y'en a que desont ; mā la police n'étai pas quie.

A cé momeint on vâi la fenna que l'hommo sécosâi, s'approtsi dè la fenêtra, et que lo gaillâ menacivè dè fottrè avau. Lè dzeins refrezenâvont dè la vairè veni avau et s'en vont criâ la police po veni arretâ cé bregand que l'ariont bin frézâ se l'aviont tenu.

— Ora, n'ia pas dè nâni, tsanera dè tsaravouta, se fasâi l'homme, y'a prâo grand temps que te m'ein fâ, tè faut avau ! va t'émelluâ ta poueta téta su lo pavâ !

Adon l'eimpougñè la fenna à la brachâ, et *rrraao !* la tsampè avau ào momeint iô dou gâpions arrevont. Lè dzeins, épouâris, s'einsauvont po ne pas cein vairè, lè fenns font dâi siciliâïes coumeint dâi locomotivès, et quand la fenna fe piass ! su lo pavâ, le restâ quie sein remoâ.

Adon on s'approutsè po la relèvâ ; mā quand on l'eimpougñè... tè râodzâi po on farceu... C'étai onna bedouma, iena dè clliâo fennès ein bou, coumeint on ein vâi tsi lè modistrès, que lo gaillâ avai trovâ à n'on cárro pè lo guelatâ et à quoi l'avâi affubliâ onna béguna, on gredon et on caracô à sa fenna, po férè onna farça. Sa fenna étai z'ua passâ lo bounan tsi leu et lo gaillâ, qu'étai prâo risolet, s'étai peinsâ dè bailli clia re-préseintachon po bailli on émochon ai taboussès sè vesenès que sont adé à attiutâ cein que sè passâ tsi lè z'autrè dzeins.

Quand lè gâpions ont vu cein qu'ein irè, sont repartis ein recaffeint, tandi que lo gaillâ que s'étai esquivâ pè derriâ la mâison, s'étai einfatâ ài « Dou bocans », du iô vouâitivè lè dzeins sè ramassâ tot bobots, tandi que li sè tegnâi lo veintro.

N'é pas fauta dè vo derè que tandi la soi-disant tsecagne l'est lo gaillâ que dessuvivè la fenna, po repondrè.

Favey et Grognuz

à Yverdon.

VI

A peine nos trois compagnons avaient-ils quitté le buffet de la gare, que leur conversation, excitée par une gaie digestion, fut tout à coup interrompue à la vue des baraques de saltimbanques, des carrousels et des jeux de hasard qui fermaient presque entièrement un côté de la place. Le ciel s'était voilé, la nuit tombait rapidement, et tous ces industriels ambulants avaient déjà allumé leurs grandes lampes à pétrole dont les réflecteurs envoyoyaient au loin la lumière. Le tambour, le cor de chasse, les cymbales, la grosse caisse, les boniments à voix rauque, les cris, les appels à la foule, remplissaient l'air de leur infernal tintamarre.

— Quel commerce est-ce ça ? s'écrie Grognuz ; mais regardez-voir cette ribandée de comédiens !

— Ami Grognuz, on assure que ça mérite d'être vu, dit François, de Bottens... Rien ne nous empêche d'y donner un coup d'œil en passant.

Et, attirés par les lumières et le bruit, tous se dirigèrent à grands pas de ce côté.

Lorsqu'ils furent arrivés près de la baraque d'un escamoteur dont la voix s'efforçait de dominer la musique nasillarde du carrousel voisin, Favey dit,